

Catherine GRAVET, éd., *Traductrices et traducteurs belges*

Mons, université de Mons, coll. Travaux et documents, 2013, 470 pages

Katherine Rondou

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9080>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.9080](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9080)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 août 2014

Pagination : 352-353

ISBN : 978-2-8143-0209-9

ISSN : 1633-5961

Ce document vous est offert par Université libre de Bruxelles - ULB



**Référence électronique**

Katherine Rondou, « Catherine GRAVET, éd., *Traductrices et traducteurs belges* », *Questions de communication* [En ligne], 25 | 2014, mis en ligne le 01 juillet 2014, consulté le 24 avril 2024. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9080> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9080>

---



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

phénomènes : entre les catégories grammaticales, entre les phrases, entre les paragraphes, entre les textes et entre les différents genres du même discours. Et c'est l'ensemble de ces paliers qui participe à produire une cartographie de l'univers générique d'un texte, dans une sorte d'attraction magnétique que les paliers corrélés exercent l'un sur l'autre comme les pôles d'un aimant.

**Driss Ablali**

CREM, université de Lorraine, F-57000  
driss.ablali@univ-lorraine.fr

**Catherine GRAVET, éd., *Traductrices et traducteurs belges*.**  
Mons, université de Mons, coll. Travaux et documents,  
2013, 470 p.

Dans *Traductrices et traducteurs belges*, Catherine Gravet, coordinatrice du Département de français et directrice du Service de communication écrite de la Faculté de traduction et d'interprétation-École d'interprètes internationaux de l'université de Mons, réunit 17 études consacrées à cinq traductrices (Marie Delcourt, Hélène Legros, Angeles Muñoz, Françoise Wuilmart, Marguerite Yourcenar) et dix traducteurs (Maurice Carême, Alexis Curvers, Jacques de Decker, Eugène Hins, François Jacquemin, Maurice Maeterlinck, Pierre Poirier, Alain Van Crugten, Robert Vivier, Emmanuel Waegemans), nés en Belgique ou y ayant des attaches. Ces études sont l'œuvre d'une équipe internationale de 21 « portraitistes », issus de l'université de Mons, de l'École pratique des hautes études (Paris), de l'Université libre de Bruxelles, de l'Université catholique de Louvain, de l'Institut libre Marie Haps (Bruxelles), de l'université d'Aix-Marseille, de l'université Aristote (Thessalonique), etc. Les collaborateurs sont des traducteurs, souvent des enseignants, particulièrement sensibles donc aux nuances des langues qu'ils manient quotidiennement, qu'ils enseignent, quand ils n'enseignent pas également la traduction, son histoire, voire la traductologie. Beaucoup bénéficient aussi d'une formation de philologue ou d'historien, et sont parfois spécialistes d'un écrivain.

L'ouvrage constitue une étude particulièrement intéressante des mécanismes de la traduction, et ce, à différents niveaux : les collaborateurs de Catherine Gravet ne laissent rien au hasard, et élaborent leurs contributions non seulement sur la base des textes traduits, mais également sur divers témoignages, sur la correspondance des traducteurs, leurs archives, sur des entretiens, des articles de presse, etc.

D'abord, les portraits proposent une présentation précise des traducteurs : leur formation, leur carrière, leur milieu, leur personnalité, leurs inclinations, les influences

qu'ils ont subies, etc. Une approche systématiquement complétée par l'étude des objectifs – avoués, secrets, inconscients – du traducteur : traduit-il pour mieux se connaître lui-même (Alexis Curvers, pp. 31-73) ? Pour offrir une meilleure diffusion à des œuvres, dont il apprécie les qualités littéraires (Emmanuel Waegemans, pp. 389-399) ? Les méthodes de travail sont également analysées avec soin : l'auteur traduit-il directement le texte source (Van Crugten, pp. 329-360) ou doit-il recourir à un intermédiaire (les traductions de l'arabe ou du chinois via l'anglais pour Marguerite Yourcenar, pp. 421-468) ? De même, les conditions de travail du traducteur bénéficient d'une attention minutieuse : le choix des textes, l'époque de la traduction et des éventuelles retraductions, les attentes et les exigences du commanditaire s'il y a lieu...

Les portraitistes se sont également intéressés à l'éternel paradoxe de la traduction : fidélité versus liberté. Conscients que la « fidélité », notion en réalité toute relative, se devait d'être redéfinie à chaque moment de l'analyse. Le traducteur a-t-il directement accès au texte, travaille-t-il seul (Marie Delcourt, pp. 91-102), ou en collaboration avec un relais, qui lui permet uniquement de percevoir le sens du texte (par exemple, les traductions des poèmes en sanscrit d'Amrita Pritam par Marguerite Yourcenar, grâce à la traduction « mot à mot » de Rajesh Sharma, attaché à l'Ambassade de France à New Delhi, pp. 421-428) ? Et, quels que soient les « écrans » entre la langue source et la langue de traduction, quel est le choix du traducteur ? Si bien connaître et écrire la langue d'arrivée – ici le français – constitue le premier impératif du traducteur, la question de « l'élégance » de la traduction se pose rapidement. Le traducteur privilégie-t-il une traduction littéraire, certes plus fidèle au contenu du texte, dont il appauvrit cependant la valeur esthétique, ou une traduction littéraire, courant le risque de quitter la traduction pour l'adaptation ? Dès lors, ne peut-on considérer le traducteur comme un écrivain à part entière ? D'ailleurs, il a parfois produit une œuvre abondante, une longue carrière d'auteur précède parfois celle de traducteur. Autant de dilemmes évidents pour les traducteurs professionnels, mais qui ne manquent pas d'intérêt pour le néophyte, qui perçoit dès lors beaucoup mieux les divers enjeux de la traduction.

Cette problématique de la valeur littéraire de la traduction se dégage d'autant mieux de l'essai que les traducteurs sélectionnés sont essentiellement des traducteurs littéraires – souvent des écrivains eux-mêmes – qui partagent donc un réel amour de l'art et de la littérature. Bien plus, les portraitistes n'ont découvert aucune trace de rémunération dans les archives, bien que certains traducteurs aient été talonnés par le besoin : ils traduisent donc par goût.

Autre intérêt des travaux de Catherine Gravet et de ses collaborateurs : leur corpus de traducteurs est représentatif du passage du temps, le plus vieux – Eugène Hins (pp. 151-182) – est né en 1837, les plus jeunes (tel Jacques De Deckker, pp. 77-87) traduisent encore. Nous pouvons donc suivre l'évolution de la discipline, de ses méthodes et questionnements.

Ce panorama de la traduction en Belgique, du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours, permet également de dégager quelques lignes directrices. Si la distance temporelle entre le texte original et sa version française varie beaucoup, en fonction des goûts du traducteur – parfois porté vers ses contemporains, des auteurs oubliés ou les grands noms du passé –, l'essai démontre qu'une démarche commerciale oriente le traducteur vers des œuvres récentes. Nous constatons également que les Belges connaissent généralement très bien les langues auxquelles ils s'attaquent (exception faite du célèbre cas de Marguerite Yourcenar, « traductrice universelle »), et n'ont donc pas besoin d'intermédiaires. Cependant, ils s'inspirent humblement des conseils des spécialistes et des versions éventuelles de leurs prédécesseurs.

Enfin, *Traductrices et traducteurs belges*, dont les 17 études constituent incontestablement un parfait argument, revendique une réelle reconnaissance pour le traducteur en général, et pour le traducteur belge en particulier; pour qui honneurs et prix restent une gageure. Catherine Gravet le rappelle à juste titre, la récente légitimation spécifique du travail de traduction demeure peu médiatisée. Par exemple, songeons qu'aujourd'hui, l'ancienne école des traducteurs et interprètes de Mons bénéficie d'un statut de faculté à part entière au sein de l'université de Mons (d'ailleurs cette Faculté de traduction et d'interprétation – FTI – est actuellement la seule faculté de ce genre en Belgique). Cette évolution s'est accompagnée de la création d'une école doctorale spécifique au Fonds de la recherche scientifique : la FTI encadre désormais des doctorants.

Outre une meilleure connaissance des traducteurs présentés (rappel de la grande qualité des traductions de Maurice Carême, injustement relégué à la « poésie enfantine » ; parallèle pertinent entre la résistance d'Alexis Curvers aux institutions, et son intérêt pour le *Roman de Renard*, etc.), l'ouvrage offre une réflexion sur la traduction, la traductologie, les tenants et les aboutissants d'une discipline complexe, même – surtout ? – lorsqu'elle est pratiquée par des écrivains. Après les éminents travaux de Jean Delisle et de ses collaborateurs (*Portraits de traducteurs*, Ottawa, Presses de l'université d'Ottawa, 1999 ; *Portraits de traductrices*,

Artois, Presses de l'université d'Artois, 2002), Catherine Gravet et son équipe participent incontestablement à la redynamisation de la traductologie.

**Katherine Rondou**

Université libre de Bruxelles, B-1050  
krondou@gmail.com

**Catherine GRAVET, Héliane KOHLER, eds, « Le non-dit ».**  
*Cahiers internationaux du symbolisme*, 134-135-136,  
2013, 313 p.

Dans cette livraison spéciale des *Cahiers internationaux du symbolisme*, Catherine Gravet (université de Mons) et Héliane Kohler (université de Franche Comté) rassemblent le fruit d'une collaboration triangulaire entre les universités de Cadix et de Besançon – qui ont organisé des colloques consacrés au sujet en octobre 2010 et avril 2011 – et l'université de Mons, qui publie la revue. Le non-dit constitue un sujet d'étude particulièrement riche : il touche l'histoire, la linguistique, la psychanalyse, la philosophie, la littérature, etc., et multiplie les angles d'approche. Ses causes, ses objectifs (censure, pudeur, secret, ignorance, etc.) varient, et ses effets (politiques, stylistiques, etc.) sont tour à tour voulus, contrôlés ou non. Autant d'aspects qui intriguent, passionnent, agacent ou indignent le chercheur, « naturellement » féru de vérité et de transparence.

Verbale ou non verbale, orale ou écrite, toute communication comporte un – parfois plusieurs – contenu(s) tacite(s), qui impose(nt) au récepteur des calculs interprétatifs. « Tu », le non-dit ne s'oppose pas nécessaire au « dit ». En effet, la relation établie par le non-dit entre le « tu » et le « dit » demeure plus complexe en raison de l'appartenance du non-dit à la classe de l'implication (le non-dit implique le dit) et de la possibilité d'une relation d'inclusion du non-dit au dit (le non-dit est inclus dans le dit). Le dit et le non-dit ne constituent pas des notions figées et dichotomiques, mais plutôt des ensembles corrélatifs, où chacun des éléments adjacents participe à la production, à la communication et à l'interprétation du discours. En effet, le plus souvent, le sens principal d'un message ne réside pas dans le dit (dans ce qui est exprimé), mais dans les représentations et les interprétations des sujets producteur et récepteur. Si le sens nécessite l'intervention de différents paramètres contextuels (le lieu, l'époque, la culture, etc.), l'interprétation est fonction de nombreux éléments extérieurs au discours (situations présentes et passées, mémoire discursive, connaissance partagée, etc.). Sollicitant un travail interprétatif de la part du récepteur, le non-